

**Proposition de séquence de Madame Alran, professeur agrégé au lycée Victor Hugo de Carpentras, menée avec une classe de seconde**

La séquence prolonge l'étude du roman naturaliste. Il s'agit d'un groupement de textes sur **la description du quotidien, des grands magasins aux grandes surfaces, un thème réaliste du XIX au XXI<sup>è</sup>s.**

Il comporte :

\_un extrait de Zola *Au bonheur des dames* 1883

\_un extrait d'Alexis Jenni *L'art français de la guerre*, 2011, prix Goncourt 2012

\_un extrait d'Annie Ernaux *Regarde les lumières, mon amour* 2014

### **Objectifs**

L'objectif méthodologique est double : revoir la démarche de première lecture d'un texte pour le commentaire, aboutir à une réponse de question sur corpus.

Autre objectif, culturel: faire connaître aux élèves des écrivains contemporains, montrer que notre temps fait aussi l'objet de démarches héritières du réalisme et du naturalisme.

### **Découpage des textes**

Lors de la première étape chaque texte est étudié pour lui-même d'abord dans un épisode large fourni en annexe, on peut d'ailleurs considérer comme cursive la lecture du long extrait situé au début du roman d'Alexis Jenni qui forme un tout signifiant. On délimitera ensuite des passages plus courts pour déboucher sur les exercices écrits.

**ETAPE 1 Trois séances progressives qui permettent de pratiquer les démarches de première lecture du texte pour le commentaire** (NB les textes sont fournis en annexe dans leur version longue)

### **Texte 1 Zola *Au bonheur des dames***

**\*\*Lecture magistrale du texte par le professeur puis échange sur les premières impressions suscitées par la description du grand magasin :** abondance, élégance, prix intéressants sont repérés par les élèves.

\*\*Une seconde lecture à haute voix permet des repérages que peuvent faciliter par exemple les questions qui, quoi, où, quand, comment, des entrées parmi d'autres:

\*Narration à la troisième personne, narrateur omniscient (« son rire de bel adolescent qui avait déjà eu une histoire de femme à Valogne ») qui adopte essentiellement le point de vue **émerveillé** de Denise (« la retenait émue, intéressée », « qui lui semblait », « absorbée devant l'étalage ») puis de la fratrie (« la dernière vitrine surtout les retint »)

\*Révision sur des exemples précis trouvés dans le texte de la différence entre comparaison (si les formules « comme une ruche qui s'éveille, « comme des drapeaux » sont d'emblée repérées, on peut en montrer d'autres où se distinguent aussi comparé, comparant et terme comparatif voire motif de comparaison : « un déballage de foire » « les chair-cad les bas couleur chair- dont le grain satiné avait la douceur d'une peau de blonde »...)

et métaphore (« un éboulement de marchandises », « les soies, toute l'écharpe de l'arc en ciel », « la neige pure des ventres de cygne »...)

\*Le vocabulaire pictural est très riche avec des expressions comme « la fuite de la perspective », et toutes les couleurs, « les tons », « nuances » que nomme le texte (« gris ardoise, bleu marine, vert olive », « crème »...), qui font eux-mêmes l'objet de métaphores et comparaisons « taches saignantes de rouge », « d'un blanc de lait caillé »...etc. Le vocabulaire de la musique s'y adjoint en une synesthésie métaphorique : «entre chaque motif, entre chaque phrase colorée de l'étalage, courait un accompagnement discret...»

\*Les élèves retrouvent des caractéristiques de l'écriture zolienne vues dans la séquence précédente sur *La bête humaine* :

Personnification des dispositifs du magasin « pièces retroussées en coques, plissées comme autour d'une taille qui se cambre, devenue vivante » repérée par les élèves familiers de l'animation de l'inanimé chez Zola (la Lison)

Hyperboles épiques pour dire l'abondance : « piles colossales », « débordaient »...

Signes d'une vraie documentation sur les tissus, les mots du vocabulaire technique : « tartanelle », « cheviottes », « molletons », « petit-gris », « ventres de cygne », « fausse hermine »...etc

## Texte 2 Jenni *L'art français de la guerre*

\*\*Le professeur fait une lecture magistrale du texte au cours de laquelle les élèves sont invités à **prendre des notes** en pensant aux questions qui, quoi ...etc revues lors de la précédente séance. Ce début de roman mélange une dispute conjugale annoncée par la prolepse « Le samedi où tout explosa » avec une visite au supermarché qui, d'abord **réaliste**, devient source de **fantastique**. Cette capacité du quotidien observé de près \_ici le rayon viande d'un hypermarché « le long des frigos à ciel ouvert » et la boucherie du magasin vue à travers « une grande baie vitrée » et « des rideaux de plastique »\_ à devenir source de fantastique inquiétant rappelle la peinture hyperréaliste (possibilité prolongement HIDA)

\*La narration est à la première personne, « nous » puis « je » : elle permet au lecteur d'entrer dans cette scène en épousant la vision de celui qui décrit, elle facilitera le passage du réalisme au fantastique puisque ce passage a lieu dans la perception même du narrateur.

\*Thème de l'abondance traité négativement, à l'inverse de Zola, en lien avec des leitmotifs macabres jusqu'au **dégoût**, d'ailleurs le narrateur éprouve un « haut-le-cœur » : le sang, le rouge, les filaments blancs, le nettoyage au jet, la coupe géométrique des morceaux, la chair font l'objet de répétitions insistantes. On glisse à l'idée que ce pourrait être des humains qui sont découpés : « ils firent rouler un demi bœuf », « la disposition de leurs os et de leurs membres, nous avons les mêmes » ; les bouchers que l'on voit derrière des rideaux de plastique se mettent à ressembler à des « fantômes », à des bourreaux du moyen-âge avec leur « gantelet de maille de fer », leurs « grands couteaux » ou à des chirurgiens inquiétants avec leurs « masques de tissu », leurs « scies électriques ». Le texte a basculé dans le fantastique par la perception du narrateur.

\*Vue de l'extérieur de ces rideaux de plastique, sans le son, la scène est un curieux mélange de focalisation interne et externe. Celui qui regarde ne comprend tellement plus ce qu'il voit que lisant ensuite l'inscription « enfants » parmi les catégories de viandes annoncées dans les frigos : « Abats, bœuf, agneau »... il n'ose en prendre comme s'il pouvait s'agir d'enfants découpés et non de viande destinée aux enfants ! C'est ici le point culminant du cauchemar

éveillé que la femme du narrateur balaie comme « enfantillage d'un haussement d'épaule » sans parvenir à le/nous persuader.

\*\*Après la mise en commun de ces remarques on demande aux élèves de **proposer une problématique** pour le commentaire. Parmi les propositions intéressantes, j'ai retenu par exemple : en quoi cette évocation de la grande surface dépasse-t-elle le réalisme vers le fantastique ?

### **Texte 3 Annie Ernaux *Regarde les lumières, mon amour***

Annie Ernaux, écrivaine importante de notre époque, évoque, sous forme de journal, l'hypermarché Auchan de Cergy-Pontoise au centre commercial des Trois fontaines. Avec un regard aigu, loin du désintéret supposé de l'intellectuel, voire de son mépris pour ce genre de lieu, elle le voit au contraire comme un poste d'observation de la société.

Avant la lecture magistrale du texte qui constitue la fin de cette œuvre brève on pose la question : En quoi cet extrait de journal révèle-t-il un regard critique sur le fonctionnement de l'hypermarché ? Les élèves doivent cocher les passages-clé.

\*On repère les étapes de la démarche d'Annie Ernaux, par moments proche de celle du sociologue, devant le fonctionnement des « caisses rapid » à « self scanning » qui annoncent la possibilité de « contrôles aléatoires » du contenu du chariot : elle imagine une scène d'interpellation, elle s'interroge avec **esprit critique** sur les « signes extérieurs » qui la motiveront, elle fait des recherches sur internet sur le « pistolet », cette « arme qui élimine les caissières et nous livre en même temps au pouvoir discrétionnaire de l'hyper », enfin elle conclut par un geste citoyen en déchirant sa « carte Auchan ».

\*La journée suivante du journal livre **l'analyse** d'Annie Ernaux : elle montre comment tout à la fois la grande distribution nous contrôle avec les cartes de fidélité, suscite les désirs en mettant en avant telle ou telle promotion, maintient « la résignation sociale » en faisant consommer même de piètres produits au rayon hard discount et reste attractive comme « lieu de la vie collective ». Le texte s'achève sur une ouverture vers l'avenir : les enfants d'aujourd'hui auront peut-être un jour la « mélancolie » de ces lieux « comme les plus de cinquante ans gardent en mémoire les épiceries odorantes d'hier où ils allaient « au lait » avec un broc en métal ».

## **ETAPE 2 Une séance vers la question sur corpus avec mise en activité**

Les élèves ont eu à relire les trois analyses.

On pose la question suivante « Quel regard est posé sur les grands magasins/grandes surfaces dans les trois textes du corpus ? » en délimitant de plus brefs passages de référence dans les textes.

Après avoir noté au tableau les grands thèmes répondant à la question pour chaque texte, on fait rechercher des modes de regroupement des textes.

Il peut s'agir d'un clivage:

\*L'enthousiasme qui émane du texte de Zola contre le regard critique qu'expriment Jenni et Ernaux puis distinction entre ces deux derniers

\*Les transformations métaphoriques du lieu (Zola, Jenni à rapprocher puis distinguer) contre l'analyse (Ernaux)

ou d'un plan thématique :

\*Points positifs/points négatifs

On travaille en classe la phrase de présentation, par exemple :

Les grands magasins sont apparus sous le Second Empire. Cette nouveauté est le sujet du roman *Au bonheur des dames* d'Emile Zola (1883). La fin du XX<sup>es</sup> a vu naître les grandes surfaces ou hypermarchés qu'évoquent Alexis Jenni dans *L'art français de la guerre* (2011) et Annie Ernaux dans *Regarde les lumières, mon amour* (2014). Ces auteurs contemporains témoignent de l'intérêt du thème de la grande distribution...

Le reste de la réponse fait l'objet d'un devoir-maison.

\*Lors du compte-rendu du devoir on peut proposer un texte plus précis d'introduction, par exemple :

Les grands magasins, type Le bon marché ou la Samaritaine sont nés sous le Second Empire au moment des travaux d'Hausmann à Paris. Emile Zola consacre l'un des volumes de ses *Rougon-Macquart*, *Au bonheur des dames* (1883), à un grand magasin de tissus et parures féminines. S'ils existent toujours,

désormais les grandes surfaces sont aussi apparues. Alexis Jenni évoque le rayon viande de l'une d'elles dans *L'art français de la guerre* (2011) et Annie Ernaux l'introduction de la « caisse rapid » à Auchan dans son journal *Regarde les lumières, mon amour* (2014).

Quel regard les trois extraits proposés portent-ils sur ces lieux de commerce ?

Si Zola relaye le regard émerveillé du personnage de Denise, Alexis Jenni et Annie Ernaux sont plus nettement critiques.

N.B : la séquence concerne la classe de seconde, on a alors le loisir de travailler à rendre ferme et efficace la présentation des textes; à l'écrit de l'EAF de première, rappelons-le, cette étape de la réponse peut être écourtée, on demande aux correcteurs d'adapter leurs attentes au temps limité dont disposent les élèves : on n'attend pas d'eux une mini dissertation mais la restitution organisée d'une compréhension pertinente des textes autour de la question posée.

\*Prolongements proposés sur le thème des grandes surfaces : les films *La tête haute* avec Vincent Lindon et *Qui vive* avec Réda Kateb, une chanson de Dominique A *Rendez-nous la lumière* (album *Vers les lueurs*)

.....  
ANNEXE : LES TEXTES en version longue

T1 Zola

T2 Jenni

T3 Ernaux

Le magasin, vide encore de clientes, et où le personnel arrivait à peine, bourdonnait à l'intérieur comme une ruche qui s'éveille.

— Fichtre ! dit Jean. Ça enfonce Valognes... Le tien n'était pas si beau.

Denise hocha la tête. Elle avait passé deux ans là-bas, chez Cornaille, le premier marchand de nouveautés de la ville ; et ce magasin, rencontré brusquement, cette maison énorme pour elle, lui gonflait le cœur, la retenait, émue, intéressée, oublieuse du reste. Dans le pan coupé donnant sur la place Gaillon, la haute porte, toute en glace, montait jusqu'à l'entresol, au milieu d'une complication d'ornements, chargés de dorures. Deux figures allégoriques, deux femmes riantes, la gorge nue et renversées, déroulaient l'enseigne : *Au Bonheur des Dames*. Puis, les vitrines s'enfonçaient, longeaient la rue de la Michodière et la rue Neuve-Saint-Augustin, où elles occupaient, outre la maison d'angle, quatre autres maisons, deux à gauche, deux à droite, achetées et aménagées récemment. C'était un développement qui lui semblait sans fin, dans la fuite de la perspective, avec les étalages du rez-de-chaussée et les glaces sans tain de l'entresol, derrière lesquelles on voyait toute la vie intérieure des comptoirs. En haut, une demoiselle, habillée de soie, taillait un crayon, pendant que, près d'elle, deux autres déployaient des manteaux de velours.

— *Au Bonheur des Dames*, lui Jean avec son rire tendre de bel adolescent, qui avait eu déjà une histoire de femme à Valognes. Hein ? c'est gentil, c'est ça qui doit faire courir le monde !

Mais Denise demeurait absorbée devant l'étalage de la porte centrale. Il y avait là, au plein air de la rue, sur le trottoir même, un déboulement de marchandises à bon marché, la tentation de la porte, les occasions qui arrêtaient les clientes au passage. Cela partait de haut, des pièces de lainage et de draperie, mérinos, cheviottes, molletons, tombaient de l'entresol, flottantes comme des drapeaux, et dont les tons neutres, gris ardoise, bleu marine, vert olive, étaient coupés

par les pancartes blanches des étiquettes. A côté, encadrant le seuil, pendaient également des lanières de fourrure, des bandes étroites pour garnitures de robe, la cendre fine des dos de petit-gris, la neige pure des ventres de cygne, les poils de lapin de la fausse hermine et de la fausse martre. Puis, en bas, dans des casiers, sur des tables, au milieu d'un empilement de coupons, débordaient des articles de bonneterie vendus pour rien, gants et fichus de laine tricotés, capelines, gilets, tout un étalage d'hiver aux couleurs bariolées, chinées, rayées, avec des taches saignantes de rouge. Denise vit une tartanelle à quarante-cinq centimes, des bandes de vison d'Amérique à un franc, et des mitaines à cinq sous. C'était un déballage géant de foire, le magasin semblait crever et jeter son trop-plein à la rue.

L'oncle Baudu était oublié. Pépé lui-même, qui ne lâchait pas la main de sa sœur, ouvrait des yeux énormes. Une voiture les força tous trois à quitter le milieu de la place ; et, machinalement, ils prirent la rue Neuve-Saint-Augustin, ils suivirent les vitrines, s'arrêtant de nouveau devant chaque étalage. D'abord, ils furent séduits par un arrangement compliqué : en haut, des parapluies, posés obliquement, semblaient mettre un toit de cabane rustique ; dessous, des bas de soie, pendus à des tringles, montraient des profils arrondis de mollets, les uns semés de bouquets de roses, les autres de toutes nuances, les noirs à jour, les rouges à coins brodés, les chair dont le grain satiné avait la douceur d'une peau de blonde ; enfin, sur le drap de l'étagère, des gants étaient jetés symétriquement, avec leurs doigts allongés, leur paume étroite de vierge byzantine, cette grâce raidie et comme adolescente des chiffons de femme qui n'ont pas été portés. Mais la dernière vitrine surtout les retint. Une exposition de soies, de satins et de velours, y épanouissait, dans une gamme souple et vibrante, les tons les plus délicats des fleurs : au sommet, les velours, d'un noir profond, d'un blanc de lait caillé ; plus bas, les satins, les roses, les bleus, aux cassures vives, se décolorant en pâleurs d'une tendresse infinie ; plus bas encore, les soies, toute l'écharpe de l'arc-en-ciel, des pièces retroussées en coques, plissées comme autour d'une taille qui se

cambre, devenues vivantes sous les doigts savants des commis ; et, entre chaque motif, entre chaque phrase colorée de l'étalage, courait un accompagnement discret, un léger cordon bouillonné de foulard crème. C'était là, aux deux bouts, que se trouvaient, en piles colossales, les deux soies dont la maison avait la propriété exclusive, le Paris-Bonheur et le Cuir-d'Or, des articles exceptionnels, qui allaient révolutionner le commerce des nouveautés.

Le samedi où tout explosa nous allâmes à l'hypermarché. Nous assâmes notre chariot dans une foule d'autres couples joliment nus. Ils venaient ensemble, comme nous, et certains emmenaient de jeunes enfants assis sur le siège du chariot. Et même certains portaient leur petit bébé dans sa coque de transport. Couché sur le dos, les yeux ouverts, le bébé regardait les faux plafonds où pendaient des images, il s'entendait cerné d'une agitation, d'un vacarme qu'il ne comprenait pas, ébloui de lumière que les autres ne voient pas, mais lui, si, car il est sur le dos et les yeux ouverts. Alors le bébé fondait en larmes, il hurlait sans pouvoir s'arrêter. Les parents s'engueulaient très vite. Lui toujours s'impacientait : cela allait trop lentement, elle voulait tout voir, elle hésitait ostensiblement, elle marquait avec compétence le moment du choix et cela traînait ; et elle toujours s'offusquait : il traînait les pieds comme si cela l'ennuyait d'être ici en famille, il achetait n'importe quoi, à la va-vite. Il prenait l'air excédé et affectait de regarder ailleurs. L'engueulade fusait, avec les mêmes phrases pour tout le monde, déjà formées avant qu'ils n'ouvrent la bouche. L'engueulade de couple est aussi codifiée que les danses symboliques de l'Inde : mêmes poses, mêmes gestes, mêmes mots qui font signe. Tout renvoie à des habitudes de représentation, et tout est dit sans qu'on ait besoin de le dire. Cela se déroule ainsi, nous ne faisons pas exception. Seulement entre nous le conflit n'explosait pas, il suintait comme une sueur car nous n'avions pas d'enfant pour le mettre au jour.

Ce samedi où la mine qui se creusait explosa, nous allâmes pousser ensemble un chariot à l'hypermarché. J'allai aux viandes refroidies et restai stupide devant les bacs alignés éclairés de l'intérieur. Je me penchai et restai immobile, éclairé par-dessous, et ainsi je devais faire peur avec des ombres inversées sur mon visage, la mâchoire qui pendait, l'œil fixe. Mon haleine produisait un brouillard blanc. Je saisis d'une main une barquette blis-

tée pleine de viande en cubes, et lentement je la passai dans l'autre main ; puis je la posai, et j'en pris une autre, et ainsi de suite, pas très vite, je fis passer les paquets de viande devant moi dans un mouvement ralenti de tapis roulant, un mouvement circulaire sans début ni fin, entravé par le froid. Le geste allait sans que j'y aie de part. Je devais choisir mais je ne savais pas quoi. Comment ne pas hésiter devant des rayons si pleins ? Il aurait suffi de tendre la main dans cette abondance, de la refermer au hasard, et j'aurais résolu le problème du menu du soir ; mais ce jour-là il ne s'agissait pas que de manger. J'entretenais au-dessus du bac un mouvement que j'étais incapable d'interrompre, je passais la viande en cubes d'une main à l'autre, je la prenais et je la déposais, toujours le même geste, je faisais tourner la viande, incapable de cesser, incapable d'en sortir, représentant sans que je le veuille, oh non ! sans que je le veuille ! une caricature de temps qui ne passe plus. Je ne savais pas où aller.

Je devais faire peur éclairé par-dessous, entouré d'un brouillard issu de ma bouche, figé au-dessus du bac, mes mains seules agitées mais toujours du même geste, touchant sans me décider la viande que l'on avait découpée sans haine, de la façon la plus raisonnable, de la façon la plus technique, de manière qu'elle ne soit plus chair mais viande. Ceux qui me remarquaient s'éloignaient de moi.

Je ne savais où aller car je ne sentais rien ; je ne savais pas choisir car ceci que je voyais ne me disait rien. Les viandes restaient muettes, parlaient par étiquettes, elles n'étaient que des formes d'un rose soutenu, des cubes blistés de polyuréthane, elles n'étaient plus que formes pures ; et pour décider d'entre les formes il faut user de la raison discursive ; et la raison discursive ne permet de décider de rien.

Les viandes formaient un tas sous moi, dans le bac refroidi qui conserve si bien la chair, dans la lumière sans ombre du néon qui donne à tout une coloration égale ; je ne savais où aller. Je ne parvenais plus à deviner vers quoi se dirigeait le temps. Alors je répétais le même geste de prendre et de voir, puis je posais.

J'aurais pu continuer ainsi jusqu'à mourir de froid, basculer tout gelé dans le bac refroidi et rester parmi les viandes, forme trop mal coupée, trop organique, trop approximative, posée par-dessus le tas bien en ordre des chairs prédécoupées.

Ce fut la voix d'Océane qui m'évita de mourir gelé ou emporté par les vigiles du magasin. Sa voix me réveillait toujours, toujours légèrement trop haute, car toujours trop forcée par trop de décision.

« Regarde, disait-elle. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Et elle passa sous mon nez une barquette noire remplie de cubes rouges, comme pour me les faire sentir, mais je ne sentais rien. Je ne voyais pas bien non plus car j'avais les yeux dans le vague, ayant cessé de distinguer ce qui était loin de ce qui était proche.

« Un bon bourguignon, dit-elle, avec des carottes. Et puis une petite salade en entrée, j'en ai pris deux sachets, un beau plateau de fromages, j'y vais. Tu te charges du vin ? »

Elle continuait de passer la viande devant moi d'une main machinale, sous mon nez, sous mes yeux, attendant une approbation, un signe d'enthousiasme, n'importe quoi qui montre que je l'avais comprise, que j'étais d'accord, qu'elle avait eu là une vraiment bonne idée ; mais j'admirais la géométrie de la viande. Les cubes souples bien orthogonaux faisaient un beau contraste avec le noir mat du polystyrène. Un petit mouchoir au fond de la barquette absorbait le sang ; un film tendu isolait le tout de l'air et des doigts. La coupe était nette et le sang invisible.

« Ce sont des cubes. Il n'existe aucun animal de cette forme-là.

— Quel animal ?

— Celui qu'on a tué pour découper la viande.

— Arrête, tu es sinistre. Ça te va, le menu de ce soir ? »

Je repris le chariot, ce qui passa pour une forme d'approbation masculine, un signe détestable mais que l'on comprend. Levant les yeux au plafond, elle jeta la barquette dans le chariot de grillage. Elle tomba sur les sachets de feuilles de salade découpées lavées triées, à côté d'un sac couvert de givre rempli de orties gelées.

Poussant le chariot nous allions le long des frigos à ciel ouvert. Une grande baie vitrée montrait la boucherie du magasin. L'éclairage uniforme se reflétait sur les murs de carrelage, ne laissant point d'ombres, exhibant tous les détails de l'activité de découpe. Des carcasses pendaient à des rails fixés au plafond, certaines au centre de la pièce et d'autres en attente derrière des rideaux de plastique. Il s'agissait de grands mammifères, je le voyais à leur forme, à la disposition de leurs os et de leurs membres, nous avons les mêmes. Des hommes masqués allaient et venaient en portant de grands couteaux. Ils étaient chaussés de bottes en plastique où glissaient des taches rouges, enveloppés de combinaisons blanches flottant par-dessus des vêtements de travail, et coiffés de charlottes qui couvraient leurs cheveux, comme on en porte quand on prend une douche. Des masques de tissu dissimulaient leur nez et leur bouche, on ne pouvait les reconnaître, on voyait juste s'ils portaient des lunettes ou pas. Certains avaient à leur main gauche un gantelet de mailles de fer, ils tenaient le couteau de l'autre main ; de la main gantée ils guidaient le roulement des carcasses suspendues pour les mettre en lumière et dans leur autre main le couteau brillait. D'autres fantômes poussaient des chariots remplis de seaux, et dans les seaux flottaient des débris rouges marbrés de blanc. Des silhouettes plus jeunes passaient le sol au jet, dans les coins, sous les meubles, puis frottaient avec des raclettes de caoutchouc. Tout étincelait d'une propreté parfaite, tout brillait de vide, tout n'était que transparence. Ils manipulaient des outils dangereux comme des rasoirs, et des jets d'eau nettoyaient le sol en permanence. On ne reconnaissait personne.

Pourquoi ne supportons-nous plus la chair ? Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous fait que nous ne savons pas, pour ne plus la supporter ? Qu'avons-nous oublié qui concerne le traitement de la chair ?

Ils firent rouler un demi-boeuf suspendu à un crochet qui se perchait les membres. Je pensais à un boeuf du fait de sa taille, mais je ne pouvais en être sûr car on avait enlevé la peau et la

tête, tout ce qui permet une vraie reconnaissance. Il ne restait de lui que les os recouverts de rouge, les tendons blancs au bout des muscles, les articulations bleues à l'angle des pattes, les muscles gonflés de sang où flottait l'écume blanche de la graisse. Armé d'une scie électrique un homme masqué s'attaqua au corps de chair. La carcasse vibra sous la lame, il en détacha un vaste quartier qui trembla, vacilla, puis bascula d'un coup. Il l'attrapa au vol et le jeta sur la table d'acier où d'autres, masqués et munis du gant de fer, le travaillèrent au couteau. Je ne percevais pas les bruits. Ni le hurlement de la scie, ni son bruit de rongeur sur l'os, ni les impacts de la viande qui tombe, ni le glissement léger des couteaux, ni le cliquetis léger des gants, ni les jets d'eau qui lessivaient en permanence toute l'étendue du sol, qui ne laissaient pas se former sous la table des flaques de sang. Je voyais juste l'image. Une image trop détaillée, trop parfaite ; trop éclairée et trop nette. J'avais l'impression de visionner un film sadique car il manquait le bruit, l'odeur, le contact, le toucher mou de la viande et son abandon au couteau, son parfum fade de vie abandonnée, son claquement flasque quand elle tombe sur une surface dure, sa souplesse fragile de corps privé de peau. Il manquait tout ce qui pouvait m'assurer de ma présence. Ne restait plus que la pensée cruelle, appliquée au découpage de la chair en cubes. J'eus un haut-le-cœur. Non pas de voir ceci, mais de seulement le voir sans rien sentir d'autre. L'image seule flottait, et chatouillait désagréablement le profond de ma gorge.

Je baissai les yeux, me détournai des grandes vitres où l'on affirmait la propreté de l'abattage, et j'allai le long des frigos où les viandes étaient rangées par catégories. Abats, bœuf, agneau, animaux, porc, enfants, veau.

« Animaux », j'imagine bien. C'est une phrase tronquée : on voulait dire viande pour animaux. Mais « enfants ». Entre porc et veau. J'examinai de loin ces barquettes sans oser en prendre de peur de la réprobation. Sous le film plastique bien tendu, la viande apparaissait fine et rose. Cela correspondait au nom. Viande, enfants. Je montrai l'étiquette à Océane, avec une ébau-

che de sourire tremblant prête à s'ouvrir en rire franc si elle m'en avait donné le signal, mais elle comprenait toujours tout, elle. Elle balaya cet enfantillage d'un haussement d'épaules, d'une secousse de tête un peu lasse, et nous repartîmes dans les longues allées. Nous poursuivîmes nos achats, elle consultait la liste à haute voix, et moi, poussant le chariot, je méditais sans but sur la nature des viandes et leur usage.

T.5 ANNIE ERNAUX Regarde les lambeaux, mon amour  
(2014)

À la fin, on paie à l'une des caisses Rapid situées au niveau 2 sans avoir à sortir les courses du caddie. C'est le self-scanning. Une affichette blanche en fixe la condition première d'utilisation : la possession d'une carte de fidélité Auchan. Consommateurs volages, passez votre chemin. Pour les autres suit un discours vantant la facilité et le gain de temps mais truffé de menaces voilées. L'utilisateur du scanner est ainsi averti qu'il devra montrer sa **carte d'identité** au moment de payer. Qu'une **relecture** de ses courses ainsi que des **contrôles aléatoires** peuvent être effectués.

J'ai imaginé aussitôt la scène. Un ou deux surveillants surviennent. « Bonjour. Voulez-vous vider votre caddie ? – Pourquoi ? – Pour vérifier que vous avez bien payé tout ce qu'il y a dedans. »

Je me demande sur quels signes extérieurs, quel repérage des caméras, sera fondée l'interpellation. Si les videurs de caddie opéreront sur place devant les autres clients ou s'ils vous emmèneront, et où. Passer à la caisse va devenir plus périlleux que franchir la douane.

Sur Internet je lis que l'engin qui sert à scanner est appelé un pistolet et que des consommateurs se déclarent satisfaits du système. De l'arme qui élimine les caissières et nous livre en même temps au pouvoir discrétionnaire de Phyper.

Acte politique simple : refuser de s'en servir.

Pour m'éviter toute tentation – je connais la coercion insidieuse de la grande distribution et ma faiblesse de consommatrice – j'ai déchiré ma carte Auchan.

*Mardi 22 octobre*

J'ai arrêté mon journal.

Comme chaque fois que je cesse de consigner le présent, j'ai l'impression de me retirer du mouvement du monde, de renoncer non seulement à dire mon époque mais à la voir. Parce que voir pour écrire, c'est voir autrement. C'est *distinguer* des objets, des individus, des mécanismes et leur conférer valeur d'existence.

Au fil des mois, j'ai mesuré de plus en plus la force du contrôle que la grande distribution exerce dans ses espaces de façon réelle et imaginaire – en suscitant les désirs aux moments qu'elle détermine –, sa violence, recelée aussi bien dans la profusion colorée des yaourts que dans les rayons gris du super-discount. Son rôle dans l'*accommodation* des individus à la faiblesse des revenus, dans le maintien de la résignation sociale. Qu'ils soient déposés en petit tas ou en montagne chancelante sur le tapis de caisse, les produits achetés sont presque toujours parmi les moins chers. Souvent, j'ai été accablée par un sentiment d'impuissance et d'injustice en sortant de l'hypermarché. Pour autant, je n'ai cessé de

ressentir l'attractivité de ce lieu et de la vie collective, subtile, spécifique, qui s'y déroule. Il se peut que cette vie disparaisse bientôt avec la prolifération des systèmes commerciaux individualistes, tels que la commande sur Internet et le « drive » qui, paraît-il, gagne de jour en jour du terrain dans les classes moyennes et supérieures.

Alors les enfants d'aujourd'hui devenus adultes se souviendront peut-être avec mélancolie des courses du samedi à l'Hyper U, comme les plus de cinquante ans gardent en mémoire les épiceries odorantes d'hier où ils allaient « au lait » avec un broc en métal.